

# LES DIALOGIQUES DU MEMORIAL DE CAEN

Conférences de Charles-Edouard Leroux

[celeroux@orange.fr](mailto:celeroux@orange.fr)

Cycle 2017  
Second semestre

Cycle

Penser (dans) un monde nouveau

« *Nous avons besoin de renverser la fausse  
simplicité de certaines notions évidentes* »

Etienne Balibar, 1996

## 1. La prose du monde : mondialisation, mondialisme, mondialité

La mondialisation n'est pas seulement un concept économique majeur, mais le nom de l'époque dans laquelle nous sommes entrés, tantôt mot symbole, tantôt mot tabou, chargé de toute la symbolique émotionnelle des dits et non-dits de la grande connexion mondiale des peuples, des économies et des cultures.

---

Avant d'engager la réflexion sur ce que Laurent Carroué, l'un des principaux spécialistes français des questions de mondialisation et de globalisation présente comme *la mondialisation en débat*<sup>1</sup> pour souligner à la fois *et* la complexité *et* la difficulté de la question, je voudrais situer ce que je présente comme *la prose du monde* dans l'intitulé de ce cycle précisément énoncé comme *Penser (dans) un monde nouveau*. La parenthèse a son importance parce qu'elle indique que la tâche de penser oblige aujourd'hui à un double effort, d'une part celui de penser un monde *nouveau*, dans une nouveauté dont probablement nous commençons à peine à pressentir la radicalité, mais d'autre part celui de *penser autrement*, c'est-à-dire à l'aide de concepts, de méthodes et d'hypothèses qui seraient eux-mêmes des composants de ce monde nouveau. A condition toutefois que le nouveau ne soit jamais si nouveau que la pensée qui s'y applique en soit tout à fait désorientée, ce dont témoigne la production

---

<sup>1</sup>Laurent Carroué (dir.) : *La mondialisation en débat. La Documentation photographique* n°8037, 2004.

considérable d'études parfois importantes que j'aurai l'occasion d'évoquer au long des quatre rencontres qui composent ce cycle, mais dont la canadienne Naomi Klein nous fournit un exemple magistral avec son ouvrage de 2015 intitulé, dans sa traduction française, *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique*<sup>2</sup>. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

D'ores et déjà, prenons la mesure de ce que penser le monde est indissociable d'une opération langagière, que le monde, jusque dans son épaisseur et son mystère, nous est essentiellement donné avec la langue, d'où le recours au terme de *prose*, qui n'est pas ici tout à fait neutre, puisque je fais allusion à un ouvrage écrit par Maurice Merleau-Ponty en 1952 et qui, demeuré en chantier à la mort prématurée du philosophe en 1961 (à l'âge de 53 ans), sera publié pour la première fois en 1969 sous le titre *La prose du monde*<sup>3</sup>. Et puisque la langue va être notre préoccupation majeure, précisons que le terme de *prose*, en la circonstance, n'est pas à entendre à l'exclusion de la poésie (j'en demande pardon à monsieur Jourdain), comme le montrera, au cours de cet exposé, le recours au terme de *mondialité* sous la plume du poète et philosophe antillais Edouard Glissant. Toujours est-il que c'est dans l'intrication de la langue et du monde que s'effectue la pensée, raison pour laquelle Maurice Merleau-Ponty a pu écrire ceci : « *La grande prose est l'art de capter un sens qui n'avait jamais été objectivé jusque-là et de le rendre accessible à tous ceux qui parlent la même langue.* »

En attendant « *la grande prose* », celle qui nous rendra manifeste, à l'instar des grandes proses philosophiques et littéraires du passé, le monde dans lequel nous sommes *embarqués*, pour parler comme Pascal, ainsi nous revient-il de tenter de *capter*, en examinant ce soir quelques mots dans lesquels s'exprime notre expérience présente du monde commun, en particulier *mondialisation, mondialisme et mondialité*, un sens qui nous demeure encore incertain, ou plutôt, selon une autre formule de Merleau-Ponty, de faire « *un pas dans la brume* ».

Et il convient bien de parler de *brume*, tant la langue présente, la langue quotidienne que nous pourrions appeler la *langue de la mondialisation*, peut sembler incertaine, indécise, en tout cas insuffisante à exprimer avec un tant soit peu de clarté la situation inédite et par-là préoccupante que résume le terme un peu fourre-tout de *mondialisation*, fourre-tout du moins dans l'usage courant qui en est fait. Car c'est précisément à un essai de clarification des mots qui déclinent le *monde*, en l'occurrence *mondialisation, mondialisme et mondialité*, que nous allons nous livrer pour tenter de *capter*, pour reprendre les mots de Merleau-Ponty, *le sens non encore objectivé* de ce dont nous faisons présentement l'expérience.

Pensez que le terme de *mondialisation* n'est pas mentionné dans le *Dictionnaire historique de la langue française* réalisé par Alain Rey en 1992, pas plus qu'il ne fait partie des termes employés la même année par l'économiste américain Francis Fukuyama (ou plutôt son équivalent anglais, *globalization/globalisation*) dans son ouvrage intitulé *La fin de l'histoire et le dernier homme*<sup>4</sup>, ouvrage qui a pourtant fait de Francis Fukuyama « *le chantre de la*

<sup>2</sup> Naomi Klein : *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique (This Changes Everything. Capitalism vs. the Climate 2015)*. Babel/essai, 883 p., 2016.

<sup>3</sup> Maurice Merleau-Ponty : *La prose du monde* (1969). 238 p., TEL/Gallimard .

<sup>4</sup> Francis Fukuyama : *La fin de l'histoire et le dernier homme* (1992). Champs essais, 2009.

*mondialisation heureuse* », selon l'expression récente de Samuel Blumenfeld dans le quotidien *Le Monde*<sup>5</sup>.

L'interrogation qui sous-tend notre examen de cette *prose du monde* s'agence autour de deux formules. La première consiste à interroger les mots auxquels nous avons recours pour désigner ce que nous appelons *mondialisation* sans être jamais sûr que ce terme soit adéquat pour désigner quelque chose comme l'époque dans laquelle nous sommes entrés. D'où la nécessaire confrontation entre les termes de *mondialisation*, de *mondialisme* et de *mondialité*, pour autant, nous le verrons, que nous puissions les distinguer de manière éclairante.

Indissociable de la première, la seconde formule consiste à s'interroger sur le ou les domaines concernés par la mondialisation et ses avatars. Nous entrons alors dans le champ des *concepts*, le concept permettant de saisir (à la lettre, de *capter*) un champ précis du réel avec ses contours et ses enjeux. Un exemple simple (sur lequel nous reviendrons, bien sûr) : la *mondialisation* (ou *globalization*) semble d'abord un *concept économique* censé rendre compte de manière rigoureuse de l'ampleur et de l'intensité tout à fait inédite avec laquelle opère depuis un quart de siècle l'accélération des échanges internationaux. Je suggérerai au passage que remplacer *internationalisation* des échanges par *mondialisation* constitue bien l'indice de ce changement d'époque que nous nous efforçons de caractériser. Le fait que nombre d'économistes et d'historiens aient continué de parler jusqu'au début de ce nouveau siècle, à l'instar de Philippe Barbet<sup>6</sup>, en termes d'*échanges internationaux*, indique que l'on n'avait pas forcément pris la mesure de la rupture historique que constitue ce que nous appelons désormais *mondialisation*, qui relève d'une autre logique que celle de l'*internationalisation*, une logique donnant accès à ce que le sociologue Guy Rocher énonce comme « *une autre réalité, contemporaine, celle-là* »<sup>7</sup>; autrement dit, la *mondialisation* nous situe au-delà des *échanges internationaux ou transnationaux* pour circonscrire ce que le sociologue québécois définit comme une *société-monde*, un concept sociologique complexe qui enchevêtre configurations sociales, économiques, politiques et culturelles en émergence.

Cela n'empêche pas que la mondialisation comme *concept économique majeur* s'installe dans le champ de l'analyse économique en 1985 sous la plume d'un Japonais spécialiste des stratégies économiques des entreprises, Kenichi Ohmae. Il publie en 1991 *The boarderless world*, malheureusement traduit en français par *Le génie du stratège*, là où précisément le titre original insiste sur « *le monde sans frontières* » (*The boarderless world*)<sup>8</sup> Cette dernière formule n'est pas sans importance, parce que la question des frontières n'est pas seulement ni d'abord d'ordre économique. Si la frontière est un concept d'abord territorial, il remplit historiquement une fonction non pas économique (l'économie demeurant transfrontalière), mais essentiellement politique et juridique, fonction aujourd'hui mise en question par l'émergence de la notion d'un « *monde sans frontières* » dont le jeune philosophe Jérôme

<sup>5</sup> Samuel Blumenfeld : *La démocratie libérale, une histoire sans fin*, Le Monde du vendredi 18 août 2017, p. 23.

<sup>6</sup> Philippe Barbet : *Les échanges internationaux*. 254 p. Le Livre de Poche, 1997.

<sup>7</sup> Guy Rocher : *La mondialisation: un phénomène pluriel*, in Daniel Mercure (dir.) : *Une société-monde? Les dynamiques sociales de la mondialisation*, Presses de l'Université Laval, De Boeck, 2001.

<sup>8</sup> Kenichi Ohmae : *Le génie du stratège (The boarderless world)*. 243 p. Dunod, 1992.

Esnouf analyse ce qu'il présente comme « *un curieux paradoxe* », dont la tragique question migratoire signale toute la complexité<sup>9</sup>. Paradoxe en effet, par ce qu'au moment même où l'on s'attend à voir s'instaurer un monde unifié sous le sceptre triomphal de l'économie libérale, frontières et murs semblent se multiplier « *dans les esprits comme sur les cartes politiques* », écrit notre auteur. Parler d'un « *monde sans frontières* » pour définir à quoi correspond le terme flou de *mondialisation* n'épuise donc pas la difficulté du sujet dans la mesure où le terme de frontière, au-delà même de ses usages rigoureusement géographique et politique, revêt des acceptions métaphoriques dont le philosophe Etienne Balibar a pressenti très tôt la complexité en insistant sur ce que « *la confusion tendancielle des frontières politiques, culturelles, socio-économiques, naguère plus ou moins bien réalisées par les Etats-nations tend aujourd'hui à se défaire* »<sup>10</sup>. Une formulation riche de deux enseignements : d'une part la mondialisation se caractérise par la rupture d'une logique historique qui tendait à confondre, autrement dit à fondre ensemble, à faire coïncider dans l'Etat-nation les champs politique, culturel et socio-économique, une logique qui a conduit au XIXe siècle à la constitution des identités nationales. De l'autre, que les outils cognitifs, à savoir les catégories, les concepts et les méthodes forgés par les historiens, les sociologues ou anthropologues et les philosophes des XVIIIe/XIXe siècles ont cessé d'être opérationnels pour la compréhension de l'époque présente. Nous serions ainsi amenés à revoir les concepts d'Etat, de développement, de progrès, ainsi que les catégories qui nous ont permis jusqu'à présent de constituer les rapports entre l'homme et la nature, ou les fondements de la société. Dans ces conditions, la *mondialisation* serait plutôt le mot qui incite à relever ce qu'Edgar Morin a appelé *les défis de la complexité* analysés dans un ouvrage sans équivalent à notre époque, intitulé *La méthode*, une encyclopédie philosophique constituée de six volumes publiés de 1977 à 2004, avec pour principe directeur : « *Nous avons besoin d'une méthode de connaissance qui traduise la complexité du réel, reconnaisse l'existence des êtres, approche le mystère des choses* ». <sup>11</sup> Est-ce que précisément ce qu'Edgar Morin appelle *la complexité du réel* ne constitue pas la préfiguration de ce que nous tentons aujourd'hui de nommer *mondialisation* ? La *mondialisation* que nous tentons de penser ne constituerait pas tant un processus socio-économique, reflet d'une nouvelle et peut-être ultime étape du capitalisme, que la forme complexe d'un monde nouveau devenu inintelligible à nos démarches de pensée, préfiguration d'une mutation anthropologique dont un collectif de chercheurs tente de cerner, ► 13 sous la direction de Nicole Aubert, les premières manifestations sous la dénomination d'*individu hypermoderne*, porteur des stigmates de tous ce qui caractérise la mondialisation : « *mondialisation économique soumise aux lois du marché, éclatement des limites spatiales (plus de frontières), temporelles (règne de l'immédiateté, de l'urgence), éthiques (plus d'interdit), massification et violence* ». <sup>12</sup>

<sup>9</sup> Jérôme Esnouf : *Un monde sans frontières ?* 228 p., Abeille & Castor, 2013.

<sup>10</sup> Etienne Balibar : *Qu'est-ce qu'une frontière ?* in *La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx*. Galilée, 455 p., 1997. <http://docplayer.fr/29663-Qu-est-ce-qu-une-frontiere.html>

<sup>11</sup> Edgar Morin : *La méthode* (1977-2006). Six volumes. Réédition coffret deux volumes, 2462 p., Seuil/Opus, 2008.

<sup>12</sup> Nicole Aubert (direction) : *L'individu hypermoderne*. Erès/poche, 456 p., 2017.

De fait, l'accès à ce que nous appelons *mondialisation* se manifesterait par l'inversion de nos logiques en usage au bénéfice, par exemple, d'une séparation, et même d'une dispersion entre les champs politique, culturel et socio-économique que la logique usuelle nous a habitués à unir. Concrètement, cela signifierait par exemple que l'appartenance à un Etat n'entraîne pas *de facto* l'adhésion à un système de croyances et à un code culturel spécifique. C'est tout l'intérêt de l'enquête réalisée par Sabine Choquet, spécialiste des questions de multiculturalisme, qui nous permet de saisir que la *mondialisation* est aussi le nom de ce moment où il ne nous est plus possible de penser et de vivre la diversité culturelle sur le mode identitaire.<sup>13</sup> Elle confirme l'insistance d'Etienne Balibar sur la tâche qui nous occupe : « *nous avons besoin de renverser la fausse simplicité de certaines notions évidentes* » (*ibid.*). Ainsi la question des frontières, qui relève donc de *la fausse simplicité* que nous devons *renverser* pour voir de quoi il retourne quand nous parlons de *mondialisation*, constitue seulement le point d'ancrage de notre prose commune.

Le maître-mot, c'est *monde*, qui donne *mondialisation*, dont le suffixe *-tion* indique un processus à l'œuvre, qui à son tour explique le verbe d'action, *mondialiser, se mondialiser*. Ce fut le *monde*, cela aurait pu être *le globe* ou *la planète*. Si la notion demeure la même, le choix du terme importe, mais le concept de *planétarisation* (on trouve aussi parfois *planétisation*) encore utilisé au tout début de ce siècle par Edgar Morin dans une interview au Monde en 2002<sup>14</sup>, relève aujourd'hui de champs scientifiques spécifiques, notamment les sciences environnementales qui prennent en compte l'action humaine dans les transformations géologiques, agrologique et climatiques à l'échelle planétaire. C'est pourtant le terme de *globalisation* qui l'emporte dans la plupart des langues, probablement sous l'influence du *globish*, ce *global english* qui constitue plus que nulle autre la langue de la *globalisation*, raison pour laquelle le mot s'emploie aussi en français. D'autant que, comme tous les sabirs, le *globish* n'est pas fait pour penser, mais pour commercer et circuler. Le sociolinguiste Louis-Jean Calvet a précisément consacré une admirable étude aux *effets linguistiques* de la mondialisation, effets qui s'exercent, bien entendu, au détriment de nos manières de penser<sup>15</sup>. Raison pour laquelle, que la langue française ait (pour l'instant) maintenu *mondialisation* quand tout pousse à imposer *globalisation*, s'agit-il seulement d'un indice culturel de résistance au *globish*, une sorte de codicille à ce qui est devenu *l'exception culturelle française*, qui vise à mettre à l'abri de la loi du marché mondial certaines spécificités de la création culturelle, au grand dam de l'*Organisation Mondiale du Commerce* ? Mais ne devons-nous pas par ailleurs saisir dans cette préférence linguistique, et par-delà la querelle de mots, une incitation à penser, autrement dit à capter et à objectiver autrement le réel désigné par la prose de la *mondialisation* ?

Si, ainsi qu'y insiste Laurent Carroué, cité au début de mon propos, la mondialisation fait *débat*, c'est que le terme est convoqué pour tenter de penser une réalité nouvelle, celle d'un état du monde qui, faisant suite à la chute du communisme, étend l'économie de marché à la

<sup>13</sup> Sabine Choquet : *Identité nationale et multiculturalisme*. 455 p., Classiques Garnier, 2015.

<sup>14</sup> Edgar Morin : *Une mondialisation plurielle*. *Le Monde* du 25.03.2002

<sup>15</sup> Louis-Jean Calvet : *Les langues : quel avenir ? Les effets linguistiques de la mondialisation*. 280 p., CNRS/biblis, 2017.

presque totalité de la planète. La mondialisation, constituant en ce sens un concept économique majeur, est bien le nom de la nouvelle phase du capitalisme mondialisé. Néanmoins, si la mondialisation demeure un concept *économique* dont nous pouvons débattre, nous avons recours au même terme pour désigner ce que d'autres appellent *la société globale de l'information*, formule équivalant à celle de *mondialisation de la communication*, phénomène à la fois technique et socioculturel dont Armand Mattelart nous montre qu'il n'est pas indépendant de la sphère économique mais conduit essentiellement à s'interroger sur les dynamiques politiques, identitaires et culturelles générées par la globalisation économique<sup>16</sup>. Sans minimiser la dimension économique de cette *mondialisation de la communication* qui constitue à de nombreux égards le pendant technologique de la nouvelle dynamique du capitalisme, le terme de *mondialisation* devient en ce cas un *concept socioculturel* permettant de mesurer les conséquences de la globalisation des médias, internet compris, sur les manières pour les acteurs/consommateurs de penser et de vivre au quotidien. Or, cette *mondialisation culturelle*, si elle subit les affres de la nouvelle dynamique du capitalisme en matière d'inégalités (pensons en premier lieu à la fracture numérique), elle est aussi le lieu de constructions culturelles et sociales qui pourraient renouveler les possibilités de critique et d'action des humains devenus *consomm'acteurs* (mot-valise qui désigne le consommateur critique, celui qui n'accepte plus passivement les injonctions du marché et se révèle capable de se mobiliser sur les réseaux et dans la rue). Ainsi, loin que la communication dite *cybernétique* conduise à soumettre toute communication à la seule loi du marché, il n'est pas exclu, ainsi que l'a précocement suggéré Dominique Cardon, important sociologue des médias, que la dimension culturelle de la mondialisation, via la technologie internet, devienne le lieu d'expériences démocratiques inédites jusqu'à faire d'internet une nouvelle forme politique à part entière<sup>17</sup>. En somme, pourquoi les TIC (Technologies de l'Information et de la Communication) seraient-elles imperméables à toute théorie critique au prétexte qu'elles seraient mondialisées ? C'est en ce sens que Maxime Ouellet, professeur à l'*Université du Québec A Montréal (UQAM)* a recours à la formule paradoxale de *révolution culturelle du capital* pour insister sur ce que la mondialisation culturelle n'est pas moins accessible à la critique du capitalisme que ne le fut l'économie politique et culturelle des XIX et XXe siècles.<sup>18</sup>

Il me semble ainsi que nous pouvons avancer à petits pas si nous voulons penser de façon un peu rigoureuse de quoi il retourne lorsque nous parlons de *mondialisation* pour signifier l'état présent du monde.

Il n'est pas indifférent que le terme de *mondialisme* qui par la forme comme par le sens reçoit une dimension si ce n'est philosophique, en tout cas idéologique, n'ait guère conquis de position dominante dans la prose du monde, si ce n'est dans l'adjonction des préfixes qui nous donnent *anti-mondialisme* et *altermondialisme*. Les *-ismes* nous situent là encore du côté du *global*, lui aussi du côté du *globe*, mais pris dans le sens figuré qui depuis la Renaissance suggère la saisie totale de quelque chose, la métaphore de la sphère donnant l'idée de l'ensemble ou de la totalité. Mais il s'agit d'une sphère abstraite, précisément celle d'une

<sup>16</sup> Armand Mattelart : *La mondialisation de la communication*. PUF/Que sais-je, 126 p., 2008.

<sup>17</sup> Dominique Cardon : *La démocratie internet. Promesses et limites*. 112 p. Seuil, 2010.

<sup>18</sup> Maxime Ouellet : *La révolution culturelle du capital*. 316 p. Ecosociété, 2017.

pensée unifiante, d'une abstraction, celle d'une idée englobante qui constitue bien l'essence de l'idéologie. La *mondialisation* est un processus, non une idéologie. Le *mondialisme*, en revanche, relève de l'idéologie en ce qu'il promeut une conception du monde pensé dans son unité politique et anthropologique. A bien des égards, le terme de *mondialisme*, fort peu usité pourtant, peut être considéré comme l'équivalent de l'*universalisme* philosophique préconisé par les philosophes des lumières. Or si ce terme de *mondialisme* était émergent entre les deux guerres mondiales (on le trouve, me souvient-il, dans *Les Thibault* de Roger Martin du Gard, dont les huit tomes sont publiés entre 1920 et 1940)<sup>19</sup>, il a été rapidement supplanté par l'*internationalisme* ouvrier, pacifiste, voire libertaire, pour réapparaître depuis les années 80 dans les idéologies d'extrême-droite dites « complotistes », soucieuses de discréditer, sous l'appellation de mondialisme, tout ce qui précisément relève des complexités dont j'ai tâché de vous donner quelque idée. Il n'est qu'à parcourir l'ouvrage que Pierre-André Taguieff a consacré en 2015 à *La revanche du nationalisme*<sup>20</sup> pour saisir à quel point ce monde nouveau que nous essayons de penser dans sa complexité est devenu pour les néopopulistes et les xénophobes partis à l'assaut de l'Europe la bête noire appelée *mondialisme*. Nous pourrions d'ailleurs considérer que ce *mondialisme* auquel font référence les idéologies d'extrême-droite qui se définissent précisément comme *anti-mondialistes*, cristallise tout ce que, grosso modo, la mondialisation peut porter de prodigieux ou de désastreux, puisque ne comptent à leurs yeux que le nationalisme entendu en son sens le plus étriqué, le plus violent et le plus hostile. Précisons toutefois que l'*antimondialisme d'opinion*, donc de circonstance, qui peut se manifester face à ce qui se déploie sous le nom de *mondialisation* a peu à voir avec les *idéologies antimondialistes* (et d'ailleurs anti-européennes) diffusées par les par les mouvances d'extrême-droite. C'est même précisément l'objectif du populisme que de tenter de récupérer au profit des partis d'extrême-droite (parfois d'extrême-gauche) les mécontentements et les inquiétudes occasionnés par la mondialisation, ce dont rend compte très bien Eric Fassin dans l'analyse qu'il fait du « *grand ressentiment* » qui résulte de la mondialisation libérale<sup>21</sup>.

Nous devons donc nous efforcer de faire dans tous les cas la distinction entre un anti-mondialisme de principe qui relève du déni de réalité (je l'appellerais *antimondialisme idéologique*) et un *antimondialisme critique* qui est peut-être celui de la grande majorité des habitants de la planète qui se sentent légitimement menacés dans leur besoin vital de conserver leurs racines, leurs langues, et leurs aspirations propres, ainsi que la maîtrise des ressources alimentaires locales.

C'est sans doute pour échapper à cette équivoque de l'*antimondialisme* qu'émerge en 1999 dans la francophonie (précisément belge) le terme d'*altermondialisme*. L'*altermondialiste* prend acte des désastres engendrés par la mondialisation néolibérale, celle que Thomas Guénolé qualifie de *mondialisation malheureuse*, qui aggrave les inégalités et précarise des milliards d'êtres humains<sup>22</sup>. L'*altermondialiste*, conscient que la mondialisation n'est pas une option mais une réalité en marche, se propose d'œuvrer à une mondialisation « *maîtrisée et solidaire* ». L'intérêt du *-isme* est de nous renvoyer à l'idéologie, une idéologie non plus

<sup>19</sup> Roger Martin du Gard : *Les Thibault* (publié de 1920 à 1940). 8 tomes en 3 volumes, Folio.

<sup>20</sup> Pierre-André Taguieff : *La revanche du nationalisme*. 224 p. PUF, 2015.

<sup>21</sup> Eric Fassin : *Populisme : le grand ressentiment*. 96 p. Textuel, 2017.

<sup>22</sup> Thomas Guénolé : *La mondialisation malheureuse*. 300 p. First, 2016.

fondée sur la nostalgie, une idéologie fantasmée, mais une idéologie fondée sur une analyse réaliste de la mondialisation libérale (ou néolibérale), une idéologie critique fondée sur l'idée qu'« *un autre monde est possible* », pour reprendre la formule partagée par tant de mouvances altermondialistes. Faute d'un ouvrage qui présente dans sa globalité ce que Jean Jacob appelle la « *nébuleuse* » des mouvements et des actions qui se multiplient sur la planète pour proposer des alternatives à la mondialisation libérale, je vous invite à parcourir le *Dictionnaire de l'Autre économie* réalisé en 2005 par un collectif d'auteurs sous la direction de Jean-Louis Laville, spécialiste de l'économie solidaire<sup>23</sup>. Il est en tout cas fort probable qu'une philosophie explicite de l'*altermondialisme*, entendu non seulement au plan économique, mais comme conception du monde, de l'homme et de la société est encore à écrire.

Mais ce n'est pas si sûr, car la philosophie que nous cherchons, celle que Merleau-Ponty énonce comme « *l'art de capter un sens qui n'avait jamais été objectivé jusque-là* » est peut-être déjà constitutive d'une autre occurrence de la prose du monde, qui est la *mondialité*. Le terme de *mondialité* est peu usité, et il m'a été impossible d'en dater l'émergence historique. Néanmoins, Gérard Dussouy érige la *mondialité* en concept juridique au troisième tome de son *Traité des relations internationales*, intitulé : *Les théories de la mondialité*<sup>24</sup>. En qualifiant la mondialité de *fait social total*, l'auteur en définit déjà les enjeux au sein de ce qu'il appelle une « *globalisation économique chaotique* ».

Mais c'est plus précisément et très explicitement l'immense poète et philosophe antillais Edouard Glissant qui a fait émerger au cœur de la *mondialisation* actuelle la question humaine de la *mondialité* dans une dimension flagrante et, pour tout dire, prophétique, en ce sens que sa pensée de la *mondialité* révèle le sens profond de ce qui advient actuellement à l'humanité, et que nous appelons *mondialisation*.

Tout à la fois écrivain-poète et essayiste, Edouard Glissant, qui est né à la Martinique en 1928 et mort à Paris en 2011, a accompagné ses engagements pour les indépendances et les décolonisations d'une réflexion ininterrompue sur les possibilités offertes aux hommes de dépasser les rapports de domination et leurs effets dévastateurs en appelant à une sagesse, autrement dit à une philosophie orientée vers ce que Glissant appelle *une politique de la mondialité*. Projet ambitieux, accompagné d'un souffle poétique et philosophique d'une grande puissance sous forme de romans, d'essais, de poèmes et de pièces de théâtre dont vous mesurerez l'envergure en consultant le site internet qui lui est dédié<sup>25</sup>.

Dans l'un de ses livres majeurs publié en 1996, *Introduction à une poétique du divers*, Edouard Glissant opère un diagnostic de la mondialisation que je qualifiais, dans la conférence que je lui ai consacrée ici-même en 2016<sup>26</sup>, de *déracinement généralisé* : « *Dans la rencontre planétaire des cultures, que nous vivons comme un chaos, il semble que nous n'ayons plus de repères. Partout où nous portons les yeux, c'est la catastrophe et l'agonie. Nous désespérons du chaos-monde. Mais c'est parce que nous essayons encore d'y mesurer*

<sup>23</sup> Jean-Louis Laville (dir.) : *Dictionnaire de l'Autre économie*. Desclée de Brouwer, 564 p., 2005.

<sup>24</sup> Gérard Dussouy : *Les théories de la mondialité : Traité des relations internationales, Tome 3*. 318 p., L'Harmattan, 2009.

<sup>25</sup> <http://www.edouardglissant.fr/>

<sup>26</sup> Texte disponible sur le site du Mémorial de Caen, Cycle *Trois philosophies du déracinement* <http://www.memorial-caen.fr/les-evenements/conferences/les-dialogiques-du-memorial-de-caen>



*un ordre souverain qui voudrait ramener une fois de plus la totalité-monde à une unité réductrice.* »<sup>27</sup> Reprenons les termes de Glissant : *le chaos, la catastrophe, l'agonie*, résumés dans ce qu'il nomme *le chaos-monde*. L'écho intérieur de ce *chaos-monde* se traduit par la perte des repères qui engendrent le sentiment d'une fin du monde, tant le spectacle des violences et des conflits en tous genres – ici regain des nationalismes, là retour des intégrismes, de revendications territoriales et de prétentions à l'Empire, en Orient comme en Occident, avec leurs cortèges de souffrances, de violences et de morts, et de déplacements forcés de populations qui tendent à substituer à ce qui reste des traditions d'hospitalité et d'accueil des replis identitaires avec leur cohorte de défiances et de haines.

La réponse de Glissant à la catastrophe réside précisément dans un changement de regard sur le monde présent et passé. Edouard Glissant plaide pour un monde, sinon chaotique, en tout cas *divers*. Puisque nous sommes voués à vivre à la croisée des pays, des langues et des traditions culturelles, assumons, nous demande Glissant, la diversité de nos appartenances comme des appartenances des uns et des autres : « *Ayons la force imaginaire et utopique de concevoir que ce chaos n'est pas le chaos apocalyptique des fins de monde...* »<sup>28</sup>. Voilà déjà de quoi conjurer une grande partie des peurs qui nous rendent insupportables un certain nombre de changements engendrés par la mondialisation. D'où les termes privilégiés par Glissant pour désigner ce qu'il nomme *la mondialité*, qui promeut la *diversité*, par opposition à la mondialisation, qui *uniformise*. Parmi ces termes qui sont nombreux, un néologisme pour désigner l'utopie qui marque la sortie du désarroi engendré par la mondialisation : le *Tout-monde*, propre à qualifier cette *mondialité* qui résultera d'un changement de mentalité quand seront dépassés les préjugés qui font perdurer le déracinement. Dans le *Traité du Tout-monde*, Glissant écrit : « *J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la "vision" que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité.* »<sup>29</sup>. C'est à tous ceux qui se sentent déracinés dans la mondialisation que s'adresse cette invitation à retrouver sens et projet dans une conversion de la manière dont ils voient et éprouvent négativement le monde. Les déracinés sont ceux, selon un mot de Glissant, pour lesquels le monde est devenu opaque – et pour cause ! Mais, loin de constituer un déficit, cette opacité doit devenir une sorte de surplomb qui permet de penser à nouveau positivement le monde, au lieu de s'en tenir au malheur de la perte. L'accès au *Tout-monde* me paraît décidément de l'ordre de la conversion sapientielle : une conversion qui vaut un renoncement aux préjugés qui nous ancrent, qui nous enracinent en un seul lieu à l'exclusion de tous les autres. C'est ce changement de regard, orientation vers le *Tout-monde* qui est constitutif de la sortie du déracinement : « *La mondialité, si elle se vérifie dans les oppressions et les exploitations des faibles par les puissants, se devine aussi et se vit par les poétiques, loin de toute généralisation...* »<sup>30</sup>.

<sup>27</sup> Edouard Glissant : *Introduction à une poétique du divers*. 144 p. Gallimard, 1995.

<sup>28</sup> Edouard Glissant, *op. cit.*

<sup>29</sup> Edouard Glissant : *Traité du Tout-monde (Poétique IV)*. 268 p., Gallimard, 1997.

<sup>30</sup> *Op. cit.*

Tel est momentanément la leçon, la tâche consistant désormais à faire coïncider deux concepts majeurs : *altermondialisme* et *mondialité*...

---